

Il court, il court le furet...

LAPERRIÈRE, Simon. *Series of Dreams – Bob Dylan et le cinéma*, Aix-en-Provence, Éditions Rouge profond, 2018, 139 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 37, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

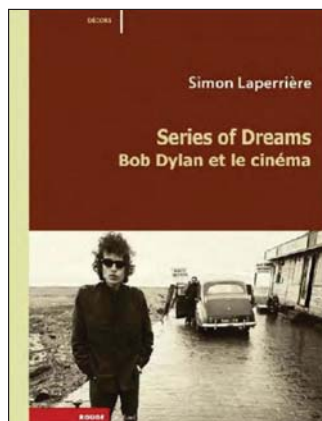
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2019). Compte rendu de [Il court, il court le furet... / LAPERRIÈRE, Simon. *Series of Dreams – Bob Dylan et le cinéma*, Aix-en-Provence, Éditions Rouge profond, 2018, 139 p.] *Ciné-Bulles*, 37(2), 56–56.



LAPERRIÈRE, Simon. *Series of Dreams – Bob Dylan et le cinéma*, Aix-en-Provence, Éditions Rouge profond, 2018, 139 p.

Il court, il court le furet...

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Cela rappelle ce jeu de fête foraine où, sur une surface parsemée de trous représentant les entrées d'un terrier, on doit taper avec un maillet sur la tête des taupes qui en sortent avant qu'elles ne se retirent en vitesse pour ressurgir imprévisiblement d'un autre trou. La carrière de Bob Dylan est marquée par une série de ruptures et d'éclipses suivies d'autant de retours en forme de métamorphoses. Les biographes s'y perdent autant que l'on s'en fascine et que l'on s'en irrite un peu, convaincu qu'aucune promesse ne s'expose à être tenue, comme celle, depuis 14 ans, de voir paraître le volume suivant de ses *Chronicles* et dont notre attente même pourrait empêcher la sortie. Car la trajectoire de Bob Dylan est ainsi faite qu'il se défile sitôt que l'on croyait pouvoir le fixer quelque part.

Semblable en cela à d'autres artistes aussi prolifiques que protéiformes comme Miles Davis ou Pablo Picasso, c'est à la trajectoire de Jean-Luc Godard que Simon Laperrière compare celle du musicien dans *Series of Dreams – Bob Dylan et le cinéma* : « [Avec] un début de

carrière fracassant où ils se sont imposés comme des visionnaires[, un] succès rapide suivi d'une cassure avec le public de la première œuvre[, une] œuvre dense et riche que l'on divise généralement en périodes [et le] tout culminant avec une fuite loin de la scène médiatique. » (p. 87). Ajoutons que la première rupture, celle du passage du folk à l'électrique, fut loin d'être la seule : ainsi celle qui passa de l'album *Blonde on Blonde* à *John Wesley Harding*, de l'intimité écorchée de *Blood on the Tracks* à l'exubérance promiscue de *Desire*, puis de *Desire* au conservatisme évangélique, de ce dernier aux albums dépouillés de reprises d'anciennes chansons folk, de ceux-ci au retour en force de *Time Out of Mind*, et nous ne sommes encore qu'en 1997.

Sur cette route, Dylan n'aura pas moins déposé quelques instantanés de sa personne dans les circuits du septième art — déjà friand de sa musique comme certaines de ses chansons sont friandes de cinéma. Adoptant une forme éclatée et fragmentaire, le livre de Laperrière tâche de dresser l'inventaire de ces apparitions avec minutie, comme la reprise et l'avatar, en forme livresque, de la structure en mosaïque du film *I'm Not There* de Todd Haynes, qui comprenait combien représenter la liberté de ce sujet hors-norme commandait une liberté formelle bien éloignée du cahier de charges du biopic traditionnel.

« [Il] semble envisageable de discerner certaines [des] motivations [de Dylan] à partir de son amour du cinéma », de dire l'auteur en ouverture de l'ouvrage. « C'est à ce projet que convie le présent livre. » Soulignons ici le sens multiple du verbe « convier » : à la fois invitation et incitation. Est-on convié ici à suivre l'auteur dans ses dédales, ou plus encore, à le suivre sur sa lancée ? À l'arrivée, les motivations en question feront écho à l'une de celles que dégage tout l'œuvre dylanien : celle de ne jamais s'enliser quelque part bien longtemps, de suivre sa propre voie. Le tracé bigarré des

apparitions cinématographiques de Dylan sous cet angle reflète bien, en modèle réduit, celui de son œuvre musicale.

Les indispensables défilent, dont l'incontournable *Don't Look Back* de D. A. Pennebaker présentant l'intimité (?) de Bob Dylan en tournée grâce au cinéma direct ; le *Pat Garrett & Billy the Kid* de Sam Peckinpah (où il nous a toujours semblé que Bob Dylan y tenait lieu de plan de coupe), dans *The Last Waltz* de Martin Scorsese, etc. ; il est saisi en 1965 par *Andy Warhol's Screen Test of Bob Dylan*, visiblement agacé de ne pouvoir échapper à l'emprise du cadre fixe de la caméra pointée sur lui... Mais le dylanophile trouve une forte matière à sustentation quand Simon Laperrière déniche les quatre heures de *Renaldo and Clara*, film que Dylan a réalisé au cours de la tournée Rolling Thunder Revue et sans doute aussi mythique, piraté et peu vu que *Cocksucker Blues* de Robert Frank (sur la tournée américaine des Rolling Stones en 1972). Les années où Dylan vivote et se cherche le voient aussi paraître dans des films obscurs comme *Backtrack* de Dennis Hopper (1993), *Masked and Anonymous* de Larry Charles (2003) ou *Hearts of Fire* de Richard Marquand (1987) et d'autres titres pas tous mémorables que Simon Laperrière aborde toutefois avec intérêt comme autant de vignettes sur ce que le passage de Dylan dans ces films peut révéler de lui. Aucune n'étant faite pour former un ensemble, elles semblent toutefois le capter tel qu'en lui-même en un temps et un lieu donnés avant qu'il ne se téléporte ailleurs.

Ne manque peut-être au panorama qu'une réflexion sur la manière dont plusieurs des chansons de ce grand conteur (telles les 16 minutes d'*Highland* qui closent l'album *Time Out of Mind*) construisent déjà dans l'esprit de l'auditeur captivé une collection de courts métrages fascinants : entreprise, il est vrai, qui demanderait son propre livre, voire une thèse. 